Document generated on 05/09/2025 8:55 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le chemin des pylônes

Grégoire Joubert

Number 39, Fall 1994

Cas limite

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4304ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Joubert, G. (1994). Le chemin des pylônes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (39), 32–37.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le chemin des pylônes

Grégoire Joubert

Sans doute, on avait pas mal bu, et fumé aussi. Je ne me souviens plus si on avait pris autre chose avec ça. Mais nous avions l'habitude de ces sortes de mélanges qui transforment n'importe qui en zombie ou en fou délirant. Et puis, peut-être pas. Deux ou trois bières suffisent parfois à exciter quelqu'un, assez pour lui faire franchir certaines limites. Il y en a qui disent que la plupart des perditions s'expliquent par l'abus d'alcool ou l'usage de drogues. Il y en a qui le disent. En fait, je sais qu'on n'a pas besoin de ça pour se perdre, et que souvent lorsqu'on se met à trop boire ou à se défoncer, c'est qu'on est déjà perdu.

Ce soir-là, nous étions affalés devant la télévision à regarder une reprise de *Twilight Zone*, quand Chris a parlé d'un gros party que faisait une bande de jeunes sur une ferme de Saint-Sexte. On ne les connaissait pas beaucoup, mais ça n'avait pas vraiment d'importance. Dans le temps, un party réussi, c'était un party où il y avait le plus de monde possible. L'essentiel, c'était de ne pas arriver les mains vides. On avait déjà une caisse de vingt-quatre et un peu de hasch au fond des poches. Aussi, on a vidé nos bières et on est partis tous les trois en emportant la caisse et en se promettant d'en acheter une autre à Saint-Sexte.

Dehors, c'était un autre monde. La nuit était envahie par la brume. Les rideaux de vapeur se mouvaient les uns devant les autres, faisant apparaître ici et là des pans de vision. Le coin d'une maison, le feuillage d'une haie, un bout de trottoir gagnaient un instant de matérialité avant de s'évanouir dans la fumée.

Chris et moi, on est montés à l'avant de sa Toyota, tandis que Dé s'installait derrière et nous décapsulait des bouteilles. Chris a démarré en trombe. Alors, je ne sais pourquoi, j'ai ouvert la por-

tière avec l'idée de sortir. De son bras droit, Chris m'a retenu de justesse. L'asphalte filait sous mes yeux. Sur le coup, je n'ai pas eu peur. Puis, j'ai progressivement pris conscience de mon étourderie. Dans ces moments-là, la raison semble une pensée bizarre, détachée de toute réalité. Et en même temps, on sait qu'il faut s'y tenir, car c'est notre seule garantie. La peur a commencé à me gagner. Et maintenant, j'en rajoutais. Je me disais que j'étais assis *à la place du mort* et que je n'avais plus du tout envie de cette promenade aveugle dans la nuit.

C'est dire : on ne voyait pratiquement rien à travers le pare-brise tant le brouillard était dense. Chris a mis la tête au-dehors pour mieux voir en conduisant. Dé et moi, nous l'avons imité. Bientôt, on avait tous les trois la moitié du corps au vent, criant comme des hystériques : « Yep ! Yep ! Yep ! Yepiiiii ! »

Avec ça, on était morts de rire. Le vent frais nous enivrait autant que les perspectives qui surgissaient à travers la brume. Je nous ai vus, à cet instant-là, comme l'équipage insouciant d'un bateau qui court vers une cataracte. Mais qu'avions-nous à craindre ? Quelle loi enfreignions-nous ? La nuit, le monde, les éléments, tout participait à notre désordre joyeux.

Saint-Sexte est à dix milles de Norwick à l'intérieur des terres. Une fois que nous avons quitté les lumières de la ville, nous avons plongé dans l'obscurité la plus complète avec pour seule vue la nappe de brume qui se déplaçait devant les phares. Le décor était si irréel qu'on se serait crus dans les nuages. À un moment, nous avons roulé sur du gravois et de puissants feux orange nous ont éclairés de haut. Nous étions rendus à Saint-Sexte. La route qui contourne le village était en réfection et on y avait installé les premiers lampadaires au sodium du canton. Nous avons continué à rouler et puis Chris a stoppé, et nous sommes descendus jeter un coup d'œil.

Alors on a commencé à comprendre à quel point on avait été irréfléchis. D'un autre côté, une pareille surprise était imprévisible. Tout ce qu'on pouvait voir, c'était un terre-plein assez vague pour que ça puisse ressembler à n'importe quoi. Il fallait surtout avoir beaucoup d'imagination pour en conclure que ça ressemblait à un chemin. En

avançant, on ne distinguait que d'autres plans de sable fraîchement nivelés, sans tracé apparent d'une route. On pouvait se croire perdus au milieu de nulle part, et, en quelque sorte, c'était le cas.

J'ai cherché en vain les lumières du village. Les gens se couchent de bonne heure à la campagne. Ça aussi, ça nous avait échappé. À onze heures du soir, il ne devait plus y avoir grand monde debout dans le coin. Et la brume n'arrangeait rien. Par une nuit claire, il nous aurait été facile de repérer une maison où on veillait encore et d'aller nous renseigner. Mais, même dans ce cas, je nous voyais frappant aux portes et demandant où était la ferme de Boup. « La ferme de qui ? » « Boup, c'est son surnom. Je ne connais pas son vrai nom. Il a une barbe, des lunettes et des cheveux longs. » On nous aurait regardés de travers avec nos airs de marginaux.

La ferme de Boup. Une ferme anonyme, perdue dans le labyrinthe des rangs, quelque part au milieu des champs et des bois, au bout d'un chemin tortueux. Ç'aurait été un miracle qu'en plein jour et par beau temps quelqu'un puisse nous indiquer la route. On n'avait vraiment pensé à rien.

Chris et Dé devaient se faire à peu près la même réflexion, parce qu'eux aussi restaient silencieux. On revenait pour ainsi dire à la réalité. Pourtant, chacun de son côté, enveloppé par la brume, on avait l'allure de fantômes égarés dans une nuit impossible.

Alors on s'est mis à sacrer, ce qui prouvait quand même qu'on était vivants. Mais c'est surtout Chris qui sacrait parce que c'est lui qui avait eu l'idée de venir jusqu'ici. Ç'a été un vrai chapelet. Il a évoqué tout ce qui lui restait de notions religieuses, en épargnant toutefois le nom du Seigneur pour ne pas sacrer sur lui-même.

Ensuite, on est remontés dans la voiture et Chris a claqué la portière de dépit. Il a tourné la clef de contact en pompant rageusement l'accélérateur. Le moteur a vrombi en donnant plusieurs secousses. L'auto s'est élancée et Chris a amorcé un virage à ne plus finir. Du coup, j'ai eu mal au cœur. Ma tête s'est mise à tourner. J'avais l'impression d'être dans un manège emballé qui m'emportait directement en enfer. Et c'est ce qui s'est passé. Le diable m'est apparu subitement, il a ouvert la terre sous mes yeux, il a saisi le

montant du pare-brise pour me frapper à la tête, et il m'a tiré par la portière pour me jeter au fond de l'abîme et m'ensevelir à jamais.

Quand je me suis réveillé, le monde n'était plus le même. Tout avait basculé. Le ciel et la terre étaient sens dessus dessous. Mon crâne était prêt à exploser. Et puis, peu à peu, j'ai compris que j'étais sur une pente de terre, étendu sur le dos, la tête en bas. J'ai essayé de me redresser dans des étourdissements nauséeux. Le sang me battait le front comme un déluge. Mes pieds et mes jambes exsangues ne m'ont pas soutenu et j'ai déboulé le reste de la côte jusque dans un fossé.

J'étais dans de hautes herbes plantées dans un sol spongieux. Je suis resté une bonne dizaine de minutes à contempler, entre les tiges, le ciel gris de l'aurore où les brumes se dissipaient, attendant que tout se replace. Puis je me suis relevé péniblement avec un sacré mal de tête. Alors j'ai vu le rocher contre lequel la Toyota s'était écrasée. En fait, elle était plutôt appuyée dessus. La carosserie était passablement amochée, le capot défoncé, le pare-brise volatilisé. Pour tout dire, la voiture était finie, mais elle ne montrait pas cet aspect de sandwich ou de boule froissée qu'ont les autos des terribles accidents.

Les portières étaient ouvertes. J'ai regardé à l'intérieur sans voir trace de Chris ou Dé. J'ai battu les herbes alentour sur un large rayon, j'ai inspecté le fossé comme si je cherchais une aiguille. Les craintes que j'avais de les trouver en bouillie se sont un peu estompées. Alors j'ai remonté la pente de terre meuble qui cédait sous mes pieds, et j'ai fini par atteindre le sommet.

Là, je me suis fait une bonne idée de ce qui nous était arrivé. On voyait distinctement, dans le sable, la large courbe en dérapage qu'avait décrite la Toyota avant de chuter en bas du remblai où nous nous étions égarés. Car sans nous en apercevoir, nous avions quitté la route pour aller errer sur un tronçon incomplet qui lui était parallèle. À mille pieds, on voyait le carrefour avec ses grands lampadaires maintenant éteints.

J'ai respiré un bon coup et j'ai soufflé en levant les yeux. C'est à ce moment-là que j'ai vu, au loin, de l'autre côté de la route

pavée, Chris et Dé qui s'éloignaient dans les derniers filets de brume rasant le sol. Ils suivaient la ligne de pylônes électriques qui par les bois et les champs mène à Norwick si on prend la direction sud.

J'ai été vraiment surpris. Pourquoi m'avaient-ils abandonné ? Ils avaient pourtant dû me voir, là où j'étais. Avaient-ils essayé de me réanimer sans succès ? M'avaient-ils cru mort ? Et pourquoi se diriger vers Norwick ? Pour aller chercher du secours ? Pourtant, Saint-Sexte était beaucoup plus près…

J'ai longé le chemin de terre que nous avions emprunté et j'ai regagné la route asphaltée. Il fallait rejoindre Chris et Dé. J'ai pris à travers champs et me suis lancé à leur poursuite. Près des lignes de haute tension, qui bourdonnaient dans l'air, ils ont disparu derrière une colline. Je courais à petits pas, trébuchant sur les moindres obstacles : une souche, une pierre, une bosse, un trou qui me faisaient fléchir les jambes et me déséquilibraient.

Je suis arrivé essoufflé en haut de la colline et les ai aperçus à nouveau de l'autre côté. Mais ç'a été pour constater que la distance nous séparant n'avait pas diminué. Déjà, ils grimpaient une nouvelle butte. Comme elle était pentue, je les voyais se pencher en avant. Puis, ils ont à nouveau disparu, passant sur l'autre flanc. J'ai dévalé la pente aussi vite que j'ai pu et j'ai repris mon petit pas de course pour atteindre le pied de la colline suivante. Celle-là n'a pas été facile à escalader. J'étais épuisé et suais à grosses gouttes. Le cœur me débattait. Au sommet, j'étais plus mort que vif. Chris et Dé étaient encore plus loin qu'auparavant. Ils avaient presque rejoint une nouvelle colline, beaucoup plus éloignée que les précédentes.

Je n'en pouvais plus. Je me suis assis sur un rocher et me suis appuyé contre le montant d'un pylône, les jambes ballant dans le vide. Là-bas, sous les câbles sillonnant les airs, Chris et Dé s'en allaient les épaules voûtées dans le matin vaporeux. Parfois, ils tournaient la tête de côté, comme s'ils s'entretenaient de notre mésaventure.

Ils ont monté la nouvelle butte et, parvenus au faîte, leurs silhouettes se sont profilées sur le ciel où couraient les nuages. Ils

sont restés là un moment, immobiles. J'ai baissé la tête de fatigue. Quand j'ai relevé les yeux, ils n'y étaient plus. J'ai laissé le temps filer. Puis j'ai quitté le rocher pour descendre la colline et j'ai repris mon chemin à pas modérés. L'important, maintenant, c'était de me rendre à Norwick sans me crever.

Après des efforts qui m'ont semblé surhumains, j'ai gagné le haut de la colline suivante. Je n'ai pas vraiment été étonné de ne plus voir Chris et Dé de l'autre côté. Pourtant, le relief était si plat que j'aurais dû les voir. On apercevait jusque dans le lointain la suite des pylônes chevauchant les foins dorés.

« Comme ils brillent ! » Les mots m'étaient venus tout seuls aux lèvres. Alors, à ce moment, le soleil est sorti d'entre les nuages et le métal des pylônes s'est mis à reluire, lui aussi.

J'ai fait le reste du chemin comme dans un rêve, ne sentant plus mon corps, ne pensant plus. Je n'avais qu'un seul désir, regagner la maison et me coucher. La ligne des pylônes électriques passait dans le bois juste derrière chez nous. J'ai suivi des sentiers forestiers jusqu'à notre jardin. La maison était déserte et silencieuse. Je me suis déshabillé et jeté au lit.

Plus tard, j'ai été réveillé par des coups frappés à la porte. C'était un voisin médecin. Il a semblé surpris de me voir, mais il n'a pas paru remarquer mon front tuméfié. Il m'a appris que Chris et Dé s'étaient tués, durant la nuit, dans un accident d'auto à Saint-Sexte. J'étais tellement abasourdi que j'ai à peine balbutié quelques mots, tandis qu'il me donnait les détails. Chris avait eu la nuque cassée et Dé, éjecté de la voiture, s'était apparemment noyé, la face tournée dans les quelques pouces d'eau du fossé.

Je revois souvent en mémoire Chris et Dé marchant sous les lignes électriques. Était-ce bien eux ? Pourtant, j'en suis sûr. À l'enterrement, j'ai eu la sensation d'être allongé à leurs côtés, d'être moi aussi dans un cercueil. Les années ont passé et je n'ai jamais pu m'enlever l'idée que j'étais un fantôme à la poursuite de fantômes, et que Chris et Dé m'avaient simplement précédé sur le chemin des pylônes.

XYZ